

JOURNÉE DÉCENTRALISÉE
DE CHÂTELLERAULT (6 JUIN 2009)

**RODOLPHE SALIS,
LE POITOU ET LA TOURAINÉ**

Mariel OBERTHÜR*

Dans le Poitou et surtout dans sa ville de Châtellerault où il est né en 1851, la renommée de Rodolphe Salis est largement répandue. Il est l'homme qui a réussi à faire venir le Tout-Paris au Chat Noir¹, son cabaret installé au bas de la Butte Montmartre en 1881. Il est devenu, en quelques années, l'un des plus célèbres directeurs de cabarets dont le talent, la façon, imités mais jamais égalés, ont fait de lui le premier entrepreneur de spectacles où le rire, la bonne humeur, la facétie sont de règle. Et cela à Châtellerault, autant sa famille que les châtelleraudais en sont fiers, et son mérite le fait comparer à Descartes.

En réalité, la famille de Rodolphe Salis n'est pas originaire du Poitou. Son grand père, est venu des Grisons Suisses pendant les événements de la Révolution française, en 1794, s'installant d'abord à Angoulême comme pâtissier selon la tradition des gens de la vallée de Vicosoprano qui avaient l'habitude d'ouvrir des pâtisseries dans le sud de la France².

* Spécialiste de l'histoire du cabaret « *Le Chat Noir* ».

1. Mariel Oberthür, *Le cabaret du Chat Noir à Montmartre (1881-1897)*, Genève Slatkine, 2007

2. Dolf Kaiser, *Fast ein Volk von Zuckerbäckern?*, Editions Neue Zürcher Zeitung, 1986. Dans ce livre publié seulement en allemand, Dolf Kaiser, originaire d'Engadine, fait l'inventaire des villes d'Europe dans lesquelles de nombreux habitants des Grisons ont émigré ouvrant des pâtisseries et des confiseries : notamment celle des Castelmur à Marseille qui a existé jusqu'à la fin du XX^e siècle. Giovanni Castelmur (1800-1871), aurait été fait baron par Napoléon III.

En 1806, ce jeune suisse des Grisons, Salis-Salis, se trouve à Châtellerault après son mariage avec Julie Contreau, fille d'un marchand de vin. Son fils Louis (1818-1897) adjoint, en 1840, un commerce de vin à la pâtisserie, et devient ainsi un commerçant florissant. Rodolphe, son fils, est donc né à Châtellerault, rue Gaudeau-Lerpinière, anciennement rue Neuve-du-Château. Pendant toute sa jeunesse il reste dans sa ville, fait ses études au collège et n'a aucune intention de reprendre les activités familiales. Aussi est-il placé à Tours dans une maison de commerce où il ne reste que quelques mois, rêvant de peindre, de dessiner et de s'installer à Paris pour suivre les cours de l'École des Beaux-arts.

Mais son attachement à sa région et à Châtellerault est toujours vif puisque c'est, à quelques kilomètres de la ville qu'il achète, en 1892, la Tour de Naintré³ et qu'il s'y éteint le 20 mars 1897 à quarante six ans. Dans ses discours déclamatoires dont il a l'habitude au cours des soirées au Chat Noir, Salis volontiers déclarait : *« Je vais à Naintré, dans mon donjon, devant lequel Charles Martel battit les Sarrazins ; et là, au milieu des grands souvenirs historiques, à l'ombre des châtaigniers du Poitou, je verrai, amoureuxment, les vaches paître et les lapins courir dans la garenne. »*

Mais que son attachement au Poitou soit profond, Rodolphe Salis n'oublie pas que ses aïeux sont originaires du canton de Coire en Suisse. Il découvre en effet ou on lui raconte qu'il porte le nom d'une famille connue de ce canton. Peu importe pour lui que les registres des églises ne permettent pas de remonter au-delà du milieu du XVII^e siècle pour établir des liens plus exacts de parenté entre la branche de paysans et d'artisans à laquelle il appartient, et celle de la famille Salis-Salis dans laquelle se trouve une lignée de barons, c'est ce seul point qu'il retient.

La branche de Rodolphe Salis est donc celle installée vers 1600 dans les villages autour de Bondo, à Promontogno, puis à Viscosoprano dans la vallée de la Bregaglia prolongeant celle du Silversee, s'ouvrant vers l'Italie à Chiavenna. Son grand père est le fils illégitime de Salis-Salis (1713-1785) et de Susane Prevosti (1757-1817), en 1777.

À l'auberge du Clou, cabaret concurrent du Chat Noir, en haut de l'avenue Trudaine, Paul Thomaschet, le propriétaire, est lui aussi originaire des Grisons. Fortune faite, il est retourné dans les Grisons. Voir Mariel Oberthür, « L'auberge du Clou, rendez vous des artistes », *Gazette des Beaux-arts*, 1985, p.139-144.

3. La Tour de Naintré semble avoir été construite au XIV^e siècle sur un souterrain-refuge.

Rodolphe Salis a très certainement entretenu sciemment la confusion entre sa famille et celle des von Salis, officiers au service étranger en France⁴. En effet trois régiments de gardes suisses ont porté le nom de Salis et dans cette famille nombreux en sont les membres qui ont gardé entre eux des liens étroits et vivent dans ce canton des Grisons depuis le XIII^e siècle. Dans cette lignée, plusieurs se prénomment Rodolphe⁵.

Rodolphe Salis n'a certainement pas non plus été sans savoir qu'un certain Johann Ulrich von Salis-Seewis, au début du XIX^e siècle organisait dans sa maison de Bodmer près de Coire, des soirées de chant et de poésie pour un cercle de personnes cultivées⁶.

Ainsi Rodolphe Salis, a donc entretenu ce mythe autour de sa famille. Au cabaret du Chat Noir il accroche un portrait d'Ulysse Von Salis et l'ex-libris de Andréa Von Salis, capitaine de la compagnie du Régiment Salis, gravé au XVII^e siècle par le célèbre graveur Choffart (fig. 1), faisant croire que ce sont ses ancêtres. Il fait faire son portrait en costume de gonfalonier des Grisons et celui de sa femme en costume du XVII^e siècle comme si ces deux tableaux avaient été peints à cette époque, mais il choisit pour les peindre un artiste bien connu et mondain de la fin du XIX^e siècle, Antonio de la Gandara. Dans plusieurs dessins, Salis est représenté devant son château ; en 1884, ayant fait l'acquisition d'un manoir près de Gisors, Salis ajoute à son nom Seigneur de Chatnoirville en Vexin, et en 1892 celui de baron de Naintré en Poitou quand il s'est installé dans une gentilhommière près de Châtellerault. Non seulement il se pare de ses titres auprès de son entourage, mais il va jusqu'à en faire mention sur son courrier à en-tête (fig. 2). Edmond Deschaumes en 1897 dans *Les Extraits de la Revue Encyclopédique* écrit : «Rodolphe Salis est de noblesse authentique, ayant droit de porter depuis le onzième siècle la couronne ducale⁷».

Sa mystification a réussi auprès de nombreux de ses contemporains et des habitués du cabaret, surtout quand il publie en feuilleton d'abord dans le

4. Jérôme Bodin, *Les Suisses au service de la France : de Louis XI à la Légion étrangère*. Paris, Albin. Michel, 1988, 327 p. Mariel Oberthür, p. 19.

5. Parmi ceux qui ont pour prénom Rodolphe, citons Rodolphe Salis-Zizers qui est à l'origine de la création du régiment de Sonnenberg (3^e Suisse) le 17 février 1672, dissout le 1er janvier 1791 et qui est devenu 65^e Régiment d'Infanterie avec dans son insigne un chat noir de face, imité de Steinlen.

6. Peter Metz, *Geschichte des kantons Graubünden*, Chur, Calven Verlag, 1989, p. 146-151.

7. Extrait de la *Revue Encyclopédique*, n^o du 16 janvier 1897, p. 41-46.



Fig. 1 : Ex-libris d'Andreas de Salis, gravé par Choffard, vers 1750. Paris, Bibliothèque nationale de France. Collection particulière.



Fig. 2 : Enveloppe avec en-tête du Château de Naintré. Paris, Bibliothèque Historique de la ville de Paris. Collection particulière.



Fig. 3 : Les contes du Chat Noir, l'Hiver, Illustration du Conte-prologue, p. 1.

journal du *Chat Noir* chaque semaine du 15 mars 1884 au 17 décembre 1887 : *Les Contes du Chat Noir* et qu'ensuite il les regroupe en quatre volumes. En 1888 paraît *L'Hiver* et en 1891, *Le Printemps*. *L'Été* et *L'Automne* n'ont jamais été publiés. *Les Contes du Chat Noir* ont un tel succès qu'ils sont ensuite réédités par Joseph Hémard en 1927.

Ces récits signé R.S, gentilhomme de Châtellerault, mais plus certainement d'Alphonse Allais ou de George Auriol, drolatiques, légers, et parfois plus que légers comme le reconnaît Francisque Sarcey⁸, écrits dans la plus coulante et imagée langue médiévale, font de Rodolphe Salis un charmant conteur que l'on ne peut s'empêcher de comparer à Rabelais. Le récit transpose l'histoire de la famille grisonne à celle imaginaire du Poitou, à l'époque de «Loÿs le unzième [*sic*]». On reconnaît certains lieux autour de Châtellerault et plusieurs noms de famille habitant la région.

On peut se demander pourquoi Salis a choisi le XV^e siècle et Louis XI. Il semble que ce soit pour faire un parallèle avec le donjon de Naintré, qu'il n'avait pas encore acheté et pour s'approprier l'histoire de ce roi de France qui a souvent séjourné en Touraine à Plessis-lez-Tours quand il n'était pas en

8. Préface des *Contes du Chat Noir* : *Le Printemps*.

campagne et en guerre. Comment aussi interpréter le portrait de Salis par La Gandara en gonfalonier c'est-à-dire en magistrat protecteur de l'Église quand on sait que Louis XI qui n'était pas encore roi a été nommé gonfalonier, lors du concile de Bâle⁹ par le pape Eugène IV et que de nombreux Salis ont été gardes en Italie, chargés de la protection des papes et aussi gardes suisses auprès des rois de France dès le XVII^e siècle. Salis a pu se renseigner ou apprendre beaucoup de l'un des habitués de son cabaret sur la vie de Louis XI d'autant plus que depuis le XV^e siècle plusieurs ouvrages de mémoires, de chroniques décrivent la vie et le règne de Louis XI. Des rééditions de plusieurs livres d'historiens sont publiées dans la première partie du XIX^e siècle.

François Coppée à qui Salis a envoyé un exemplaire dédié lui écrit en le félicitant : *« Mon cher Salis, j'ai lu vos Contes du Chat Noir avec beaucoup de plaisir et c'est de la bonne veine gauloise et vous maniez en maître le langage archaïque et moyenâgeux. Ma modestie s'effarouche par exemple de la "très mirifique kyrielle" de titres dont vous me gratifiez dans votre dédicace. J'en accepte une cependant, à cause de la prodigieuse "phantaisie", celui de subrogé de la Butte Montmartre¹⁰ ».*

L'appartenance de Rodolphe Salis au Poitou est naturelle, celle à la Touraine plus intellectuelle et lointaine. L'estime immense de Salis pour les rois de France et Louis XI, en particulier, pour la Touraine, leur berceau, est indéniable quel que soit son attachement pour son Poitou natal. Mais il est étonnant qu'aucune des deux régions n'ait fourni de chansonniers qui soient venus au Chat Noir.

9. Le 26 août 1444, il remporta la victoire de Pratteln, puis se dirigea contre Bâle où se tenait un concile où l'antipape Félix V avait été élu. Louis fut nommé gonfalonier, c'est-à-dire protecteur de l'Église, par le pape Eugène IV. Louis négocia le traité d'Ensisheim, conduisant à la paix, le 26 septembre 1444. En récompense, il fut nommé protecteur du Comtat Venaissin le 26 mai 1445.

10. Lettre de François Coppée à Salis, 1888. Bibliothèque nationale de France, département des Arts de spectacle, fonds Rondel.

JOURNÉE DÉCENTRALISÉE
DE CHÂTELLERAULT (6 JUIN 2009)

**LE LEGS «HUGO»
DE ROBERT ADRIEN DELÉTANG
AU MUSÉE DE CHÂTELLERAULT**

Jean Bernard SANDLER*

RÉSUMÉ

De valeur artistique modeste, le legs de Robert Adrien Delétang est attachant par sa modestie même et par l'attachement du collectionneur à la personnalité universelle de Hugo.

RESUMEN

De valor artístico modesto, el legado de Robert Adrien Delétang es interesante por su modestia misma y por el apego del coleccionador a la personalidad universal de Hugo.

«Ceci est mon testament

*Je soussigné, Robert Adrien Delétang, demeurant à Châtellerault, rue
Arsène Lambert, n°25 ter,*

*institue pour mon légataire universel Monsieur Marcel Fargues, mon
cousin, demeurant à Brou-sur-Chantereine par Vayres (Seine et Marne), 5 allée
des Bocages à charge par lui de remettre :*

*à la Ville de Châtellerault pour être exposés dans son musée,
ma collection de tableaux, gravures, sur Victor Hugo à condition de
respecter le nom du donateur.*

*1°) le buste de Victor Hugo signé Rodin et deux tableaux de moi, Victor
Hugo dans le ciel, Victor Hugo en exil à Jersey*

* Secrétaire de l'Académie.

2°) ... toute une bibliothèque consacrée à Victor Hugo avec des livres dédiacés,

- ... deux albums sur toute ma vie d'artiste (beaucoup d'articles et de photographies de mes œuvres),

- ... un dessin du Baron Gros

- ... deux lettres authentiques d'Eugène Delacroix...

- Fait à Châtellerault, le 21 Août 1951

Je demande à être inhumé...

Déposé chez Maître Dubois, notaire à Chatellerault. »

Robert Adrien Delétang est décédé un mois et demi plus tard, le 7 octobre 1951 à Chatellerault.

Nous avons déjà eu l'occasion d'évoquer la carrière de cet artiste peintre lors de la séance décentralisée de l'Académie de Touraine, à Preuilly-sur-Claise, le 12 juin 2004. Robert Adrien Delétang est en effet né à Preuilly-sur-Claise le 24 février 1874. Dans une communication consacrée aux peintres et sculpteurs de la vallée de la Claise, publiée dans les Mémoires de l'Académie 2004, nous avons rappelé brièvement sa formation et sa carrière et signalé le legs, à la ville de Châtellerault, de sa collection de documents consacrés à Victor Hugo. C'est cet aspect plus particulier que nous évoquerons ici.

Delétang a 11 ans lorsque disparaît, en 1885, Victor Hugo. On se rappelle le climat de ferveur entourant alors le personnage, culminant avec les grandioses cérémonies des funérailles, depuis l'exposition du corps sous l'Arc de Triomphe, jusqu'à l'arrivée du cortège au Panthéon. Tout cela retransmis avec beaucoup de luxe de détails par tous les journaux de l'époque. Il n'en fallait sans doute pas plus pour enthousiasmer un adolescent déjà épris de poésie et de peinture.

Delétang fut-il hugolien, hugophile, hugolâtre ? Bien difficile à dire tant la personnalité même de Victor Hugo est riche et complexe. Poète, homme de théâtre, romancier, pamphlétaire, homme politique, et de tous les régimes, homme public et homme privé. On le voit, presque tout citoyen peut se reconnaître et s'enthousiasmer pour au moins une des composantes de cet être protéiforme.

À travers le contenu de la collection Delétang, on peut essayer de dégager les points d'intérêt qui ont retenu l'attention du collectionneur.

Pour cela nous utiliserons le travail fait en 1985 par Dominique Vila, conservateur du Musée municipal de Châtellerault, à l'occasion de l'exposition consacrée au fonds Victor Hugo légué par Robert Delétang. Dans l'introduction du catalogue de cette exposition, Dominique Vila signale que la collection est, de valeur artistique proprement dite, modeste, à l'exception, toutefois, du buste en plâtre de Victor Hugo par Rodin, proche de celui en bronze conservé au musée d'Orsay. Le reste n'a qu'une valeur documentaire, constitué essentiellement de coupures de journaux, la plupart encadrées, amoureusement, nous dit Dominique Vila, par Delétang. Nous reprendrons rapidement la classification adoptée lors de l'exposition pour parcourir ce fonds. Nous étudierons ainsi successivement les portraits de Victor Hugo puis les caricatures, l'illustration des œuvres, les hommages rendus à Victor Hugo de son vivant, ses funérailles, les manifestations posthumes (cinquantenaire, centenaire), les objets populaires.

En ce qui concerne les portraits on peut dénombrer 27 gravures, photographies, reproductions le représentant, plus 3 sculptures, dont celle de Rodin. On peut ajouter 7 représentations diverses liées à la famille du poète. L'image de Victor Hugo jeune et romantique s'organise autour du médaillon sculpté par David d'Angers en 1828 et dont Delétang possède un moulage en plâtre. Les autres représentations dérivent du portrait lithographié que l'on doit à Devéria et qui a été interprété à l'infini par de nombreux autres artistes.

Dans sa pleine maturité, on retrouve Victor Hugo à nouveau représenté par David d'Angers, mais en buste, cette fois. Delétang en possède une reproduction photographique extraite du *Mercure de France*. Il possède également la lithographie de Lafosse montrant Victor Hugo, membre de l'Assemblée législative en 1848.

L'image du vieillard grand-père et républicain est donnée par le tableau de Bonnat dont une reproduction figure dans la collection, ainsi que par le cliché de Waléry pris en 1881 et qui fut offerte aux souscripteurs du «*Livre d'Or de Victor Hugo*» édité en 1883, deux ans avant la disparition du poète.

À côté de ces portraits, le fonds Delétang renferme un certain nombre de caricatures, une vingtaine environ, parues dans les journaux satiriques de l'époque. Daumier, notamment, opposé à Hugo, ne manquera pas d'attaquer le poète catholique, royaliste, l'académicien, l'ami de Louis-Philippe, le pair de France. Ce n'est qu'à la fin de leurs vies que le dessinateur rendra hommage au poète.

Assez curieusement on trouve peu d'illustrations (cinq seulement), pour les œuvres de Victor Hugo dans le fonds Delétang. On sait pourtant qu'elles furent innombrables pour accompagner les très nombreuses éditions des très nombreux ouvrages de l'auteur. Cela montrerait peut-être que Delétang s'intéressait plus au phénomène humain qu'à l'écrivain proprement dit. Par contre Delétang, en tant que peintre, a été sensible au talent de dessinateur de Victor Hugo. Outre deux dessins, très contestables, attribués à Hugo, on trouve, dans le fonds Delétang, cinq reproductions d'œuvres graphiques d'après Hugo. Les funérailles du maître, dont on sait qu'elles furent grandioses et parfaitement couvertes par toute la presse de l'époque, ont, elles, sans aucun doute marquées le collectionneur et peut-être déterminées l'origine de sa collection. On trouve ainsi quinze photographies des cérémonies de l'enterrement depuis l'exposition du corps sous l'Arc de Triomphe, décoré pour l'occasion par l'architecte de l'Opéra de Paris, Garnier, jusqu'à l'arrivée du cortège au Panthéon, le 1^{er} juin 1885. Le fonds Delétang contient également un album de photographies des obsèques et des extraits d'articles concernant l'évènement.

La III^e République avait déjà fêté le grand homme de son vivant, et cela dès son retour d'exil. On trouve la trace de ces fêtes dans la collection Delétang. Pour les 80 ans de Victor Hugo, en 1882, il existe une gravure montrant la délégation des enfants. Pour le 83^e et dernier anniversaire, en 1885, Delétang a conservé trois coupures de journaux. Mais la part la plus importante des souvenirs collectés par Delétang concerne les commémorations posthumes auxquelles il a souvent participé. Pour le centenaire de la naissance, en 1902, on trouve le livret édité par Baschet sur la Cérémonie Nationale du Centenaire de Victor Hugo, le placard publicitaire pour une souscription aux œuvres complètes de Victor Hugo en 19 volumes et des numéros spéciaux de journaux dont le *Journal Illustré*, *La Vie Illustrée*, le *Soleil du Dimanche*, *Le Rire*.

On retrouve un numéro spécial du *Journal Illustré* en 1909 consacré au cinquantenaire de la « Légende des Siècles ». En 1930, des numéros spéciaux du *Monde Illustré* et de *Bravo* pour le centenaire d'Hernani. Mais c'est, en 1935, pour le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo que la collection est la plus riche. En effet, Robert Delétang avait été officiellement invité à un certain nombre de cérémonies. Il entretenait des relations amicales avec Paul Souchon qui était, à cette époque, conservateur de la Maison Victor Hugo, place des Vosges, à Paris. On trouve ainsi dans le fonds Delétang les cartes

d'invitation pour la cérémonie du 22 mai, au Panthéon et pour la fête organisée le 17 juin, à la Sorbonne, en présence du Président de la République.

Souvenons-nous, pour terminer, que Robert Delétang était peintre. Et c'est notamment à ce titre qu'il était lié à la Maison de Victor Hugo. Le conservateur avait acquis de Delétang un certain nombre d'œuvres en rapport avec le poète. La Maison Victor Hugo possède ainsi une huile sur toile représentant une vue générale d'Hernani, un pastel montrant la maison de Victor Hugo à Hernani et un autre pastel, la maison de Victor Hugo à Pasajes.

Le musée de Châtellerauld conserve, pour sa part, des œuvres de Robert Delétang. Outre des portraits, on trouve des paysages d'Espagne et du pays basque : *Vieux pâtre espagnol*, *Vue de Fontarabie*, *Fandango*.

À l'heure actuelle c'est ce type d'œuvres qui est le plus recherché, et le nom de Delétang n'est pas inconnu des collectionneurs du sud-ouest, de Pau, dont le musée conserve une toile, et de Biarritz par exemple. On peut enfin, peut-être, regretter que le conseil des musées ait refusé un tableau de Delétang qui figurait pourtant dans son testament et représentait une allégorie de Victor Hugo dans le ciel...

Pour conclure, nous emprunterons à Dominique Vila ce qu'elle disait de cette collection en 1985 :

«La collection Delétang est donc modeste et incomplète... mais comme elle est attachante par sa modestie même et par l'admiration que l'on sent présider à ce rassemblement. Elle nous donne l'image d'un Victor Hugo, non pas dans sa dimension historique, mais universel et au-dessus de toutes contingences, d'un Victor Hugo dans le ciel comme Delétang l'a lui-même peint en 1942...».

JOURNÉE DÉCENTRALISÉE
DE CHÂTELLERAULT (6 JUIN 2009)

**SUR LES CHEMINS
DE SAINT JACQUES – LE PÈLERINAGE
VERS COMPOSTELLE**

Jean VARENNE*

RÉSUMÉ

Depuis le IX^e siècle, des pèlerins partent de toute l'Europe occidentale vénérer le tombeau de saint Jacques que la tradition situe à Saint-Jacques-de-Compostelle. Compostelle reste l'un des trois plus importants pèlerinages chrétiens après Rome et Jérusalem.

RESUMEN

Desde el siglo IX, peregrinos salen de la Europa occidental a venerar el sepulcro de Santiago localizado por la tradición en Santiago-de-Compostela, ciudad que constituye una de las mas famosas peregrinaciones cristianas del mundo detrás de Roma e Jerusalén.

L'HISTOIRE DU PÈLERINAGE

La légende : l'apôtre Jacques dit aussi Jacques le Majeur évangélisa la Galice avant de retourner en Palestine et d'y être exécuté par l'empereur romain Hérode Agrippa I^{er} vers l'an 44. Son corps, déposé dans une barque par ses compagnons, serait venu s'échouer sur les côtes de Galice. Il aurait été enseveli dans une ancienne crypte païenne.

* Jacquet de Châtellerault.

On situe la découverte du tombeau vers 813 par Pelayo (ou *Pelagius*), un ermite local guidé par une étoile. L'évêque Théodomir le reconnut officiellement en 835. La nouvelle fit grand bruit, le roi Alphonse II érigea une église à l'endroit de la découverte, désigna l'apôtre Jacques comme Saint Patron de l'Espagne et la dévotion prit vite de l'ampleur.

Les débuts du pèlerinage : le culte de la relique se popularise au milieu du X^e siècle. La fréquentation atteint son apogée au XII^e siècle. L'Église et les puissances politiques engagées dans une lutte contre le monde musulman qui avait conquis une partie du territoire ont alors tout intérêt à exalter l'esprit du pèlerinage et affirmer fortement les valeurs chrétiennes.

La Reconquista : c'est une période de l'histoire espagnole pendant laquelle les chrétiens ont reconquis la péninsule ibérique envahie par les Musulmans. Elle débute en 718 par la victoire de Covadonga et s'achève en 1492 par la prise de Grenade. L'apôtre Jacques devient alors l'emblème de la *Reconquista*. Il est surnommé le Matamore (tueur de Maures) et on le représente en cavalier, combattant l'épée au poing.

Un déclin temporaire... Au XIV^e et XV^e siècle, les chemins sont moins fréquentés, en raison notamment du danger du voyager en pleine période de guerre entre Anglais et Français, des conflits d'intérêt et religieux.

Le renouveau... Ce n'est qu'au XX^e siècle que les chemins vers Compostelle reprendront un nouvel essor.

Des chemins de paix... L'engouement récent pour le pèlerinage n'est pas exclusivement religieux. Il se nourrit aussi du besoin qu'a chacun de retrouver une proximité avec la nature et du désir de donner un sens à sa vie. Les itinéraires vers Compostelle, voies de pèlerinage à l'origine, sont aujourd'hui aussi bien chemins de randonnées que chemins de pèlerinage. L'apôtre est le plus souvent représenté en tenue de pèlerin. En Poitou-Charentes, la statue polychrome figurant dans l'église Saint-Jacques de Châtellerault en est une illustration très connue (fig. 1).

Le *Codex Calixtinus* : c'est un manuscrit du XII^e siècle. Conservé à la cathédrale de Compostelle, il est le fruit d'une compilation de textes antérieurs – largement diffusés et recopiés – qui ont fait de la légende de saint Jacques une histoire incontournable. Il comprend cinq livres, dont le guide du pèlerin est le plus connu (fig. 2).

Le guide du pèlerin : constituant le livre V du *Codex Calixtinus*, l'itinéraire du pèlerin est attribué à Aimery Picaud, de Parthenay-le-Vieux.



Fig. 1.



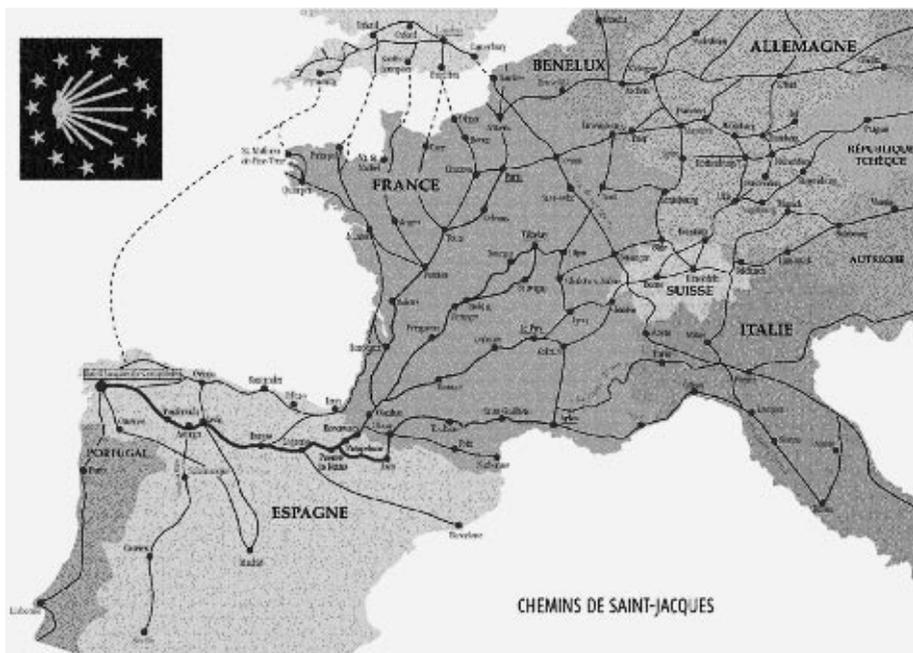
Fig. 2.

Il est cité dans la lettre (apocryphe) du pape Innocent II qui recommande et authentifie le recueil. L'auteur parle plusieurs fois des gens de la région poitevine ou saintongeaise. Il ne tarit pas d'éloges sur le pays poitevin et sur ses habitants.

DES CHEMINS DE L'EUROPE ENTIÈRE CONVERGENT VERS LA FRANCE

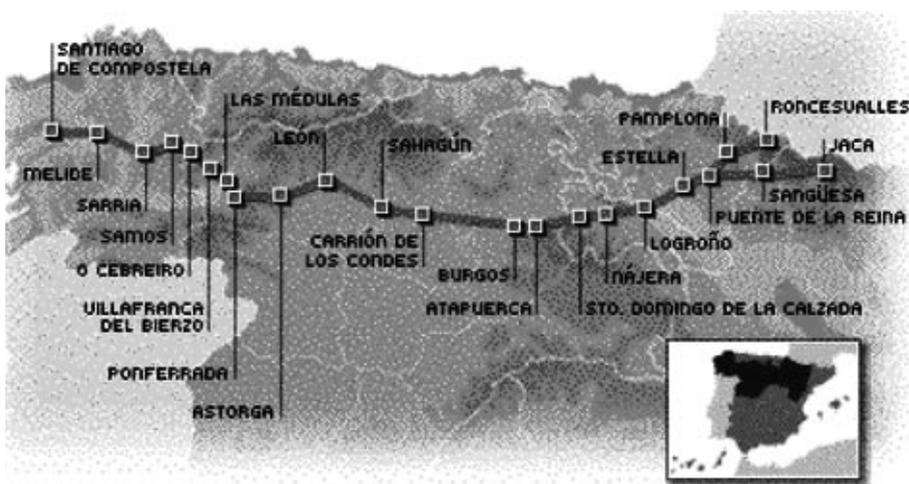
Au Moyen Âge, quatre villes françaises s'imposèrent comme points de convergence des pèlerins vers l'Espagne et quatre voies historiques y prirent naissance :

- **Tours**, dont la basilique Saint-Martin abrite les reliques du saint mort en 397, était un déjà un grand lieu de pèlerinage, bien avant la découverte du



tombeau de saint Jacques à Compostelle. Tours devient, à partir du X^e siècle, le rendez-vous des Normands et des Parisiens, qui partent de la tour Saint-Jacques. De Tours, une route principale descend vers le sud-ouest jusqu'à Ostabat. La *via turonensis* serait la route la plus ancienne.

- **Vézelay**, dans la basilique de laquelle sont conservées les reliques de Marie-Madeleine, est le point de départ de la *via lemovicensis* (voie du Limousin). Les pèlerins belges, allemands, néerlandais et d'une Europe plus lointaine atteignent Vézelay après avoir parcouru les multiples chemins qui convergent vers elle. Ils en repartent pour descendre vers le sud, via Limoges et Périgueux. Cet itinéraire rejoint la *via turonensis* à Sauveterre-de-Béarn.
- **Le Puy-en-Velay** est le point de départ de la *via podiensis* à laquelle elle donne son nom. C'est dans cette ville que se retrouvent les pèlerins en provenance de Suisse et d'Autriche. Cette voie est jalonnée de merveilles de l'art roman comme la basilique Sainte-Foy de Conques et le cloître de Moissac. Les pèlerins se dirigent ensuite vers Saint-Jean-Pied-de-Port, via Navarrenx, Aire-sur-l'Adour et Ostabat. C'est la voie la plus fréquentée.
- **Arles**, d'où part la *via tolosana*, qui est empruntée par les pèlerins venant du sud. Cet itinéraire doit son nom de la traversée de la Ville rose et sa particularité est de ne pas rejoindre Saint-Jean-Pied-de-Port, comme les



Le Camino francés. Santiago de Compostela : une autre manière de cheminer...

trois autres, mais de franchir les Pyrénées au col du Somport pour emprunter ensuite le *camino aragonés* jusqu'à Puente la Reina.

En Espagne, le *camino francés* constitue le prolongement naturel des quatre voies françaises réunies à Puente la Reina. Cependant, l'affluence des pèlerins amène certains à préférer des itinéraires moins fréquentés comme le *camino del norte* (ou chemin de la côte). Enfin, il faut compter avec deux voies méridionales : le *camino portugués* (venant du Portugal) ou la *via de la plata* (au départ de Séville).

JOURNÉE DÉCENTRALISÉE
DE CHÂTELLERAULT (6 JUIN 2009)

**CHÂTELLERAULT,
VILLE DU BON ACCUEIL, SUR LE CHEMIN
DE SAINT-JACQUES-DE-COMPOSTELLE**

Michel GONDAT* et Jean-François PAGÈS**

RÉSUMÉ

Sur le chemin de Saint-Jacques de Compostelle, Châtelleraut a été une ville de bon accueil. Après un rappel historique sur Châtelleraut, cité royale, Michel Gondat décrit, illustrations à l'appui, les stations obligatoires ou facultatives du jacquet en route pour l'Espagne.

RESUMEN

En el camino de Santiago de Compostela, Châtelleraut, fue una ciudad de buena acogida.

INTRODUCTION

Le 6 juin 2009, la Société des Sciences de Châtelleraut, Section Histoire, avait l'honneur de recevoir l'Académie des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Touraine. La communication sur le parcours historique des pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle qui fut alors faite nécessite la présentation des quelques repères suivants sur l'histoire particulière de la ville.

Autour de 936, Araldus, frère du comte de Poitiers, Guillaume-Tête-d'Étoupe, implante un *castrum*. L'appellation de cette motte fortifiée évoluera par transformations successives du latin, puis du français, en *Castrum Airaudus*,

* Président de la Société des Sciences de Châtelleraut (texte).

** Photographe.

Castel Airaldi, Chastel-Airaud, Châtelleraud (19^e siècle) pour donner enfin le nom de Châtelleraud.

Après ce premier *castrum*, ceinturé par une palissade, un château en pierre est édifié au XI^e siècle, ainsi que les églises Saint-Romain, Notre-Dame-du-Château et Saint-Jacques, en 1066. Le bourg devient rapidement une étape importante pour les pèlerins empruntant la voie dite de Paris. Passage obligé de la Touraine au Poitou avec le franchissement d'une importante rivière, un pont de pierre est jeté, la ville se développe alors rapidement.

Au XII^e siècle, sa défense est assurée par des remparts et renforcée sur l'autre rive par un *Castrum Novum* qui donnera son nom au quartier Château-neuf. Une église, Saint-Jean-l'Évangéliste est construite, ainsi qu'une maladrerie. En ce temps de paix, un port est aménagé et la navigation vers la Loire permet de développer le commerce des tisserands, l'exportation de denrées agricoles de l'arrière-pays et de recevoir les produits ligériens.

Après les affres de la Guerre de Cent Ans, la ville va avoir un destin particulier, celui d'être une cité royale. En effet, par héritage de son cousin le comte d'Anjou, décédé sans postérité, Louis XI hérite de la vicomté de Châtelleraud en 1481 ; il la déclare annexée au domaine royal le 6 février 1483 et la donne en usufruit à sa fille Anne de France. Cette annexion étant suivie par l'illustre période de la Renaissance, banquiers et riches marchands, bien en cour, s'y font bâtir de magnifiques hôtels particuliers. Les pèlerins s'arrêtent donc dans un lieu prospère et favorable à leurs besoins.

Hélas, les sombres années des Guerres de religion mettront un terme à leurs déplacements et ce n'est pas l'Édit de Nantes qui fut préparé dans nos murs qui les ramènera. Si des passages sont ensuite mentionnés, notamment par des arrêts dans les hôpitaux, le pèlerinage ne fait plus vivre les auberges de la ville. La Révolution y met un arrêt définitif. Au XIX^e siècle, devenue première ville industrielle du Centre-Ouest de la France avec sa manufacture d'armes, ferment d'un syndicalisme actif, Châtelleraud ne réapparaît pas comme un lieu de pèlerinage.

Aujourd'hui, l'esprit du pèlerinage a évolué, les chemins ont été balisés. Châtelleraud est redevenu une étape importante du parcours tant pour les marcheurs que pour les vélocipédistes ou les voyageurs Anglais, Belges, Allemands, d'Europe de l'Est et même Japonais. En 2009, parmi eux, 186 pèlerins dont 100 étrangers ont fait tamponner leur crédencier par l'Office de Tourisme. Dans une annexe de l'hôtel Sully, une salle de muséographie sur Saint-Jacques-de-Compostelle est désormais ouverte aux groupes.

EXTRAIT DU MONTAGE PHOTOGRAPHIQUE

APPROCHE DE LA VILLE

- **Buxières** : venant de Saint-Martin de Tours, passant à Sainte-Catherine-de-Fierbois et Sainte-Maure, les pèlerins faisaient souvent étape à Buxières, aujourd'hui sur la commune de Dangé, mais dépendant alors de l'abbaye de Noyers-en-Touraine.

- **Le pèlerin de Châtellerault** : bien que ne possédant pas de reliques sacrées renommées, Châtellerault devient une étape importante à partir du XI^e siècle, date de l'édification de ses églises, et surtout au siècle suivant quand la ville est sécurisée par une ceinture de remparts. Il y eut par la suite de nombreuses interruptions dues à la Guerre de Cent Ans, aux Guerres de religion, à la peste au XVII^e siècle, avant que la Révolution ne mette un terme au passage des pèlerins jusqu'à la reprise actuelle.

- **Partie nord du plan de traverse** : grande rue du Faubourg du Temple qui deviendra rue du Faubourg Sainte-Catherine, puis avenue Jean Jaurès, après l'assassinat du tribun en 1914. Nous sommes à l'entrée nord de la ville. Les premiers pèlerins ont emprunté le chemin poussiéreux, mentionné au XII^e siècle dans la chanson de gestes d'Aïol et Mirabel sous le nom de *Grand chemin*, bordé de quelques maisons hors les murs avant de pénétrer dans la cité dénommée Chastel Ayraud. Quelques mètres avant la rue de l'Abreuvoir du Bien Nourri, sous Louis XV, ils passaient l'octroi comme l'indique le plan de traverse qui avait été levé vers 1775 pour permettre la perception de l'impôt sur les marchandises entrant et sortant de la ville.

- **Restes du portail d'entrée des Capucins** : les pèlerins passaient sur la gauche, devant le couvent des capucins; Alfred Hérault a écrit à ce sujet : «... *Les capucins que des lettres patentes du roi Louis XIII, datées du 9 janvier 1612 et rendues sur la demande de mademoiselle de Montpensier, duchesse de Châtellerault, avaient autorisés à s'établir dans la ville. Leur église s'élevait dans le faubourg Sainte-Catherine et leur couvent était entouré de vastes et très beaux jardins. La tradition orale souligne les bienfaits apportés par ces moines, notamment lors des périodes de disettes.*»



Fig. 1 : Représentation de la ville avec ses murailles.

- **Maisons de couteliers** : c'est au XVIII^e et XIX^e siècle que les masures, furent remplacées par des maisons basses, construites en pierre d'Antoigné, où les couteliers avaient leur échoppe.
- **Représentation de la ville avec ses murailles** (fig. 1).

ENTRÉE DANS LA VILLE

- **Vue sud-nord avec le parapet du Tabary** : arrivés devant la porte Sainte-Catherine, dite aussi des pelletiers car ces artisans faisaient sécher les peaux sur les rives du Tabary qui alimentait les fossés ceinturant la ville, aujourd'hui recouverts rue Deschazeaux, les pèlerins devaient alors franchir un pont. Avec le service régulier de la poste aux chevaux s'établit un relais à l'auberge de la Tête Noire qui sera démolie lors de l'élargissement de la rue dans les « années soixante ».

- **Porte Sainte-Catherine peu de temps avant sa démolition** : la porte Sainte-Catherine franchie, le pèlerin accédait à la ville close par le carroi du Poitou, face à l'hôtel Alamant et s'arrêtait peut-être à un établissement

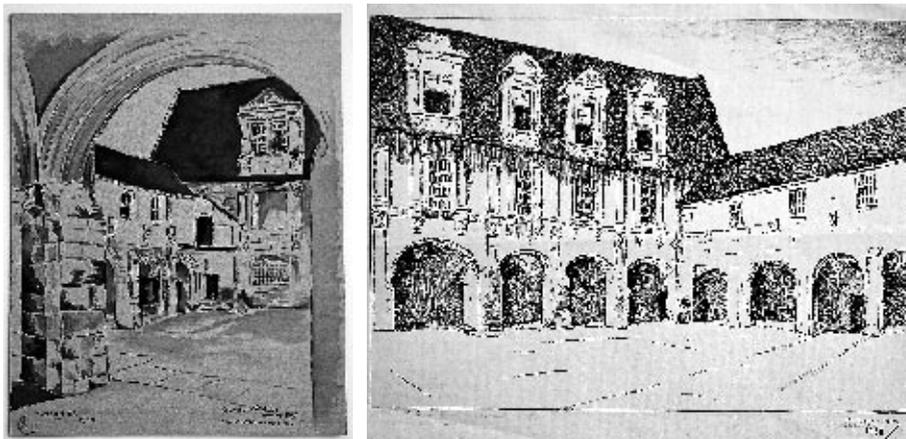


Fig. 2 et 3 : Aquarelles Meunier de l'Hôtel Alamant (château du Gué-Péan, propriété de Madame Gallo-Vila).



Fig. 4 : Maison de l'apothicaire.

d'accueil, mentionné dans le *Dictionnaire topographique du département de la Vienne* par Rédet, à la date de 1448, sous le terme de Temple au bourg de Châtellerault qui se tenait à l'entrée du Grand Chemin, actuelle rue Bourbon, approximativement là où un mascarón en forme de coquille a été inclus à l'étage d'une maison réédifiée au XIX^e siècle.

- **Maquette de la ville** (p.178 livre Maréchal).
- **Aquarelles Meunier de l'Hôtel Alamant** (fig. 2 et 3).
- **Maison de l'apothicaire** (fig. 4) : nos pèlerins ont peut-être également eu recours, à partir du XV^e siècle, à l'apothicaire qui tenait commerce dans la

maison à colombage à l'angle de la rue Bourbon et Abel Orrillard ; sa pérennité dura jusque dans les « années soixante » sous forme d'une épicerie. Approchons-nous de plus près de la porte d'entrée de cette maison. La tradition orale veut qu'elle eut été rapportée de Saint-Jacques de Compostelle même. Quelle part de vérité ? Ce qui est certain, toutefois, c'est la qualité du heurtoir et d'un cloutage symbolique (fig. 5).

LES PARCOURS URBAINS

- **Plan intramuros** (Maréchal) : l'objet premier de l'étape était l'église Saint-Jacques (fig. 6).

- **Détail du plan de traverse** : avant d'y parvenir, après le carroi Bernard, à l'angle de la rue de la Taupanne, le pèlerin du XII^e siècle pouvait effectuer un petit crochet pour pénétrer dans la chapelle romane de Saint-Jean Baptiste ; celui du XV^e entrait dans l'église actuelle par la rue du même nom. Pour rendre plus rectiligne le tracé du boulevard, le chœur et l'ancien clocher sont abattus en 1770 ; l'entrée est inversée en 1865 avec la construction d'une flèche gothique qui sera elle-même arasée en 1952.

- **Statue de l'ange** : reprenons le *grand chemin*, nous arrivons au carroy de l'Ange, en réalité Lange, du nom du procureur du roi en 1530, établi au palais de Justice qui occupait l'espace entre la rue Bourbon et la place du Marché.

- **Tour du palais de justice.**

- **Restes actuels de l'Hôtel-Dieu** : si besoin était, le pèlerin pouvait ensuite s'arrêter à l'Hôtel-Dieu, appelé précédemment aumônerie Sainte-Madeleine, aumônerie Saint-Louis, qui avait également une issue rue des Limousins, et dont nous avons connaissance par les notes de l'abbé George, né vers 1626. Cet établissement sera à l'origine de la création du premier véritable hôpital de Châtelleraut par Mademoiselle de Montpensier, duchesse de Châtelleraut en 1683. Ces commentaires furent repris par l'abbé Longer : « *Son but était d'accueillir les passants pauvres et surtout les pèlerins... nos glorieux et charitables ancêtres, prirent une grande place dans le milieu de la ville où ils bastirent une grande salle pour les malades, la chapelle à un bouct de manière à ce que les infirmes de leur lict y pussent entendre la sainte messe. Il y avoit une chambre séparée pour les prestres passants, une autre*



Fig. 5 : Détails de la porte.

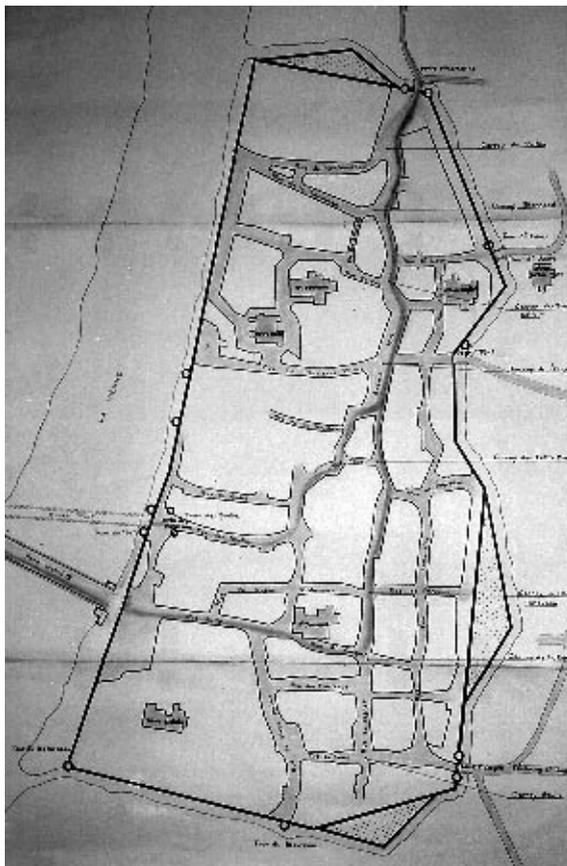


Fig. 6 : Plan intramuros (Maréchal) : l'objet premier de l'étape était l'église Saint-Jacques.

pour les femmes, et encor quelles eussent esté mariées, leurs hommes estoient placés dans la ditte grande salle. Lapartement du gardien et de ses domestiques estoit comme au milieu pour plus facilement pourvoir aux besoins des malades, et contenir les autres dans leurs devoirs.»

«... Les différentes guerres... ont en divers temps affligé cette province... Ainsi l'Hôtel-Dieu dût recommencer vers 1380 à recevoir les passants malades jusqu'à leur guérison ; les pèlerins allant et venant et les mendiants valides, pour un jour seulement ; les soldats qui, ayant leur congé, regagnaient leur foyer ; les garçons de métier en quête de travail... La ville étant sur un

grand courant de circulation, le nombre des indigents allait en augmentant et les revenus ne pouvant suffire, les administrateurs se décidèrent à ne recevoir que les malades.»

Au cours des décennies suivantes, les affaires ne s'améliorèrent guère si bien qu'en 1681/1682, l'abbé George avisa mademoiselle de Montpensier en ces termes : *«Le peu de fruit que le public retirait de cet hôtel-Dieu dans lequel on ne recevait que très rarement les pauvres malades du lieu, mais seulement les étrangers et quelques pèlerins de St-Jacques en Galice ; les valides y estoient receus pour 24 heures, les malades jusque à leur guérison ; ceux qui avoient de quoi y estoient soufferts autant qu'ils vouloient par les gardiens, personnes intéressées et de basse condition, qui ne prenoient ce saint employ de servir les pauvres, que pour estre à couvert de locations de maison, de collecte des tailles et de logement de gens de guerre et qui faisoient le plus souvent de ce saint lieu, un fameux cabaret et avoient plus de soin d'y engraisser des pourceaux, que de servir les membres de Jésus-Christ...»*

La plus grande partie des pèlerins empruntaient ensuite la rue du Cygne Saint-Jacques, du nom de l'enseigne d'une auberge.

- **Église de Saint-Romain** : l'hébergement du jacquet s'effectuera dans l'une des nombreuses hostelleries du quartier ou tout simplement sur la paille dans la vaste église populaire de Saint-Romain.

- **Hostellerie du jeu du Bourdon** : les plus argentés pouvaient s'arrêter à l'hostellerie du Jeu du Bourdon, gîte où aurait séjourné plus tard Riche-lieu, et qui avait la particularité de communiquer directement avec l'intérieur de l'église par un souterrain. Y pratiquait-on un jeu, ancêtre de l'escrime, avec le bâton ferré que chaque pèlerin avait la précaution d'emporter pour se défendre lors des traversées peu sûres des forêts ? Y trouvait-on un jeu de remplacement de bourdons usagés ? Nous l'ignorons.

- **Vue est de l'église Saint-Jacques, rue Saint-Jacques** : si le pèlerin arrivait par l'est, la porte Saint-Jacques franchie, il découvrait l'abside de l'église et deux clochers dissemblables, l'un abritant un carillon et l'autre un bourdon. Ce n'est qu'après le passage de Prosper Mérimée, en 1843, que des modifications importantes seront effectuées. Les travaux s'étaleront de 1853 à 1859 ; ils concerneront la façade conçue dans le style de Saint-Médard de Thouars, et les deux tours qui reçurent des clochers semblables.

- **Élévation des tours** (fig. 7).

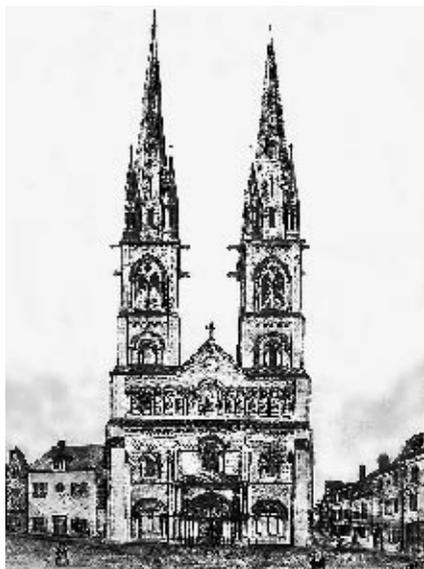


Fig. 7 : Élévation des tours de l'église Saint-Jacques. Fig. 8 : La photo est prise depuis la rue Sully après l'arasement des tours en décembre 1874.

Fig. 9 et 10 : Statues de saint Martin (en haut) et de saint Hilaire (en bas).

- **Arasement des tours** (fig. 8).
- **Statue de saint Martin** (fig. 9).
- **Statue de saint Hilaire** (fig. 10) : pénétrant dans l'église par le porche principal, le pèlerin passe sous la bénédiction des saints évêques évangélisateurs de la région : au nord saint Martin et au sud saint Hilaire, tous deux terrassant un diable.
- **Plaque de pèlerinage** : à l'intérieur, une plaque marquant une étape officielle du pèlerinage a été apposée sur le second pilier de soutien du collatéral gauche.
- **Statue de saint Jacques** : le trésor du lieu se trouvait dans la perspective de ce collatéral ; il vient d'être déplacé dans la chapelle d'avant la croisée de transept, côté collatéral droit. Il s'agit de la statue en bois polychrome du XVII^e siècle représentant saint Jacques-le-Majeur en jacquet avec ses attributs : sandales de cuir, robe de bure, pèlerine en drap bleu et chapeau de feutre avec coquilles, le bourdon dans la main et la gourde attachée à la ceinture. L'origine de la statue reste un mystère (fig. 1 de l'article de Jean Varenne).

LES SORTIES DE VILLE

Si une crue intempestive a emporté le pont sur la Vienne, le pèlerin sort par la porte Saint-Jacques et gagne la Commanderie d'Auzon où un petit pont lui permet de franchir la rivière du même nom avant de continuer vers Chauvigny ou de trouver un gué ou un passeur sur la Vienne vers Cenon pour rejoindre Poitiers.

- **Pont de la Commanderie d'Auzon.**
- **Commanderie d'Auzon** : avant 1259, les pèlerins auront peut-être aperçu le château vieil et sa chapelle carolingienne, Sainte-Catherine du Pont. Ils tourneront à droite et passeront devant la Cour de la Pomme de Pin pour gagner la porte des Moulins qui leur permet d'accéder au pont en bois construit dans l'axe de la Grand'rue de Châteauneuf.

À partir de 1609, les pèlerins peuvent franchir le pont neuf. Descendant la rue Saint-Jacques, ils admirent l'Hôtel Brochard qui prendra quelques années plus tard le nom de Sully, les bâtiments Renaissance de l'actuelle Institution Saint-Gabriel, la petite statue à l'angle de la rue du Cygne Saint-Jacques.



Fig. 11 : L'hôtel Sully (cliché P. Aquilon).

- **Photo actuelle de l'hôtel Sully** (fig. 11).
- **Institution Saint-Gabriel.**
- **Dessins de René Duvau, chapelle et cloître des Cordeliers** : la chapelle de l'Immaculée conception des Cordeliers a été détruite en 1960.
- **Lithographie du pont par Tavernier de Jonquières** (fig. 12).
- **Élévation du Châtelet** (p. 119 livre Maréchal).
- **Gravure du Châtelet** (p. 122 livre Maréchal) : les voici à Châteauneuf (fig. 13), ils se dirigent la première église Saint-Jean l'Évangéliste. Les grands malades auront la possibilité de finir leurs jours au Sanitat, route d'Antran, ou à la Maladrerie près du pont d'Estrées, réservés aux pestiférés.
- **Gravure de la première église Saint-Jean-l'Évangéliste** (fig. 14) : au XII^e et XIII^e siècle, les pèlerins avaient aussi la possibilité d'être accueillis à l'aumônerie Saint-Marc, que nous situons à l'angle de la Grand'rue et de la rue Krebs, avant qu'elle ne soit dévastée par les guerres de Religion.
- **Vue cavalière et plan de l'hôpital général** (p. 158 livre Maréchal) (fig. 15) : ce n'est qu'après les grandes épidémies de peste qui sévirent au milieu du XVII^e siècle que les pèlerins vont pouvoir se faire soigner dans un hôpital général. Dans son histoire de Châtellerault, l'abbé Longer rapporte

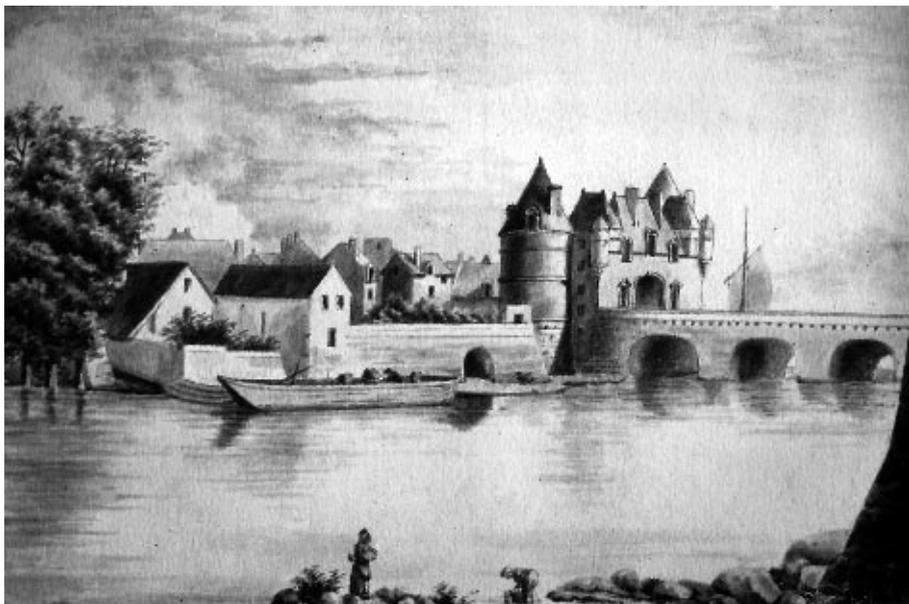


Fig. 12 : Lithographie du pont par Tavernier de Jonquières.

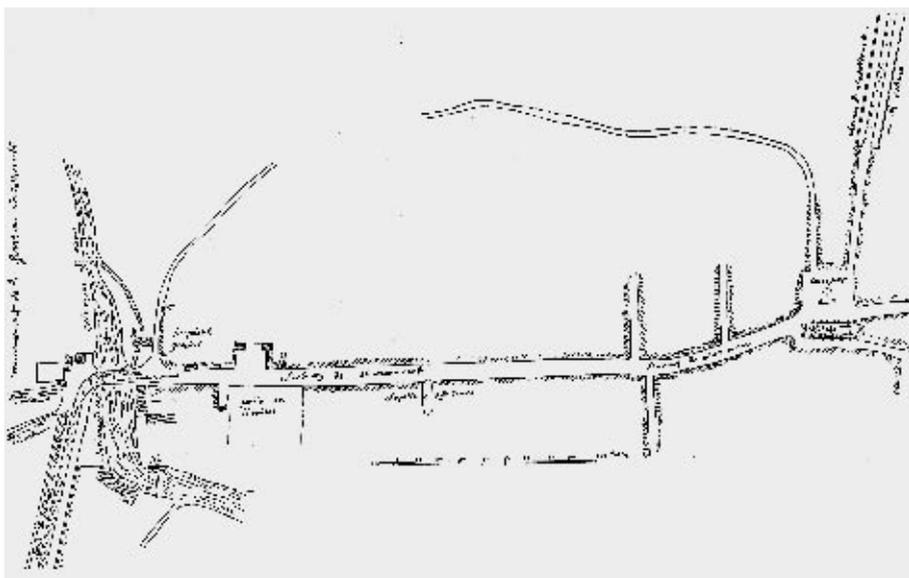


Fig. 13 : Plan du chemin de traverse, partie ouest.



Fig. 14 : Gravure de la première église
Saint-Jean-l'Évangéliste.

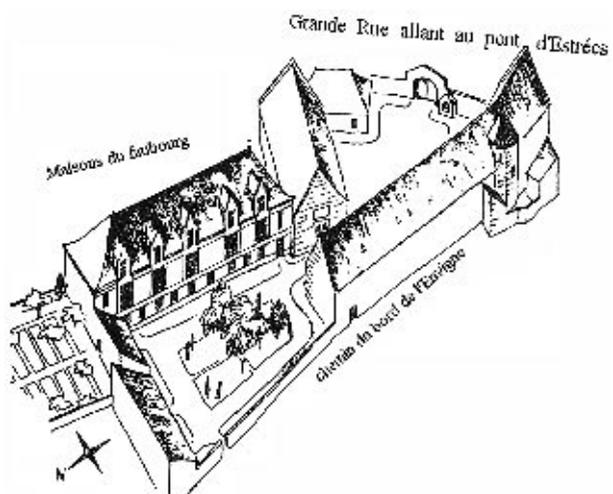


Fig. 15 : Vue cavalière et plan de l'hôpital général.

les écrits de l'abbé George, curé de Saint-Jean-Baptiste, qui, en juillet 1683 : «... allait visiter à l'extrémité du faubourg de Châteauneuf, l'hôtellerie du Grand seigneur, qui lui parut apte à servir d'hôpital-général». Le 23 août, l'évêque de Poitiers et l'Intendant dont l'agrément était nécessaire, «venaient en cette ville pour voir les projets de l'hôpital général et la maison proposée pour y faire ledit établissement, la compagnie a jugé à propos de s'y rendre en corps pour les y recevoir, en effet mesdits seigneurs l'ont vue et visitée et jugée fort propre, que dans la suite on pourra s'accommoder de quelques petites maisons voisines ; de la se sont transportez au lieu de l'ancien hotel dieu qu'ils n'ont trouvé aucunement propre pour y faire un hopital et estimé quil devoit estre vendu pour du prix en acomoder celuy du Grand-seigneur...».

L'inauguration eut lieu le 3 mai de l'année suivante : «Le cortège se réunit à l'église Saint-Romain. On en partit processionnellement au signal donné, les pauvres revêtus de leurs habits neufs et accompagnés de petits enfants choisis dans les meilleures familles. Venaient ensuite l'Intendant, suivi de la magistrature et des corps constitués et Monseigneur l'Évêque, revêtu de ses habits pontificaux en tête du clergé. Une table somptueusement dressée pour les pauvres dans le cimetière de saint-Marc...

Au soir de cette journée, l'abbé George, au comble de ses désirs, avait pu écrire : le renfermement des pauvres en cette ville est l'ouvrage le plus étendu que la charité y ait jamais produit et cela nous est glorieux qu'il nous ay testé reservé...»

CHÂTELLERAULT VILLE DU BON ACCUEIL

Pour terminer notre propos, laissant partir nos pèlerins vers d'autres étapes, nous rapporterons la légende que madame Maréchal avait publiée dans notre bulletin n°97, de 2004, reprenant une tradition orale rapportée par une voisine très âgée de Châteauneuf : « Un jour, deux étrangers se présentent aux portes de la ville. Mendiants loqueteux, ils sont couverts de plaies. On les croit lépreux et, à ce titre, ils ont été rejetés, jusqu'à présent, de partout. Au lieu d'être chassés hors des murs, ces deux lépreux sont accueillis à Châtellerault», soit à la Maison des infirmes, soit à la Maladrerie si c'est après 1120.

À la Haute époque médiévale, un infirme n'était pas une personne handicapée mais un malade atteint de n'importe quelle maladie. Le sens du mot a évolué mais les noms « infirmier et infirmerie » ont gardé leur signification initiale.

Signalons également l'évolution du mot « *lèpre* ». Autrefois on nommait lèpre toute dermatose rongeur les chairs ; impétigo, eczéma, lupus, herpès, gangrène, anthrax etc. qui étaient confondus avec la vraie lèpre. Ces maux pouvaient être atténués, voire guéris et l'on criait alors au miracle. La vraie lèpre, curable aujourd'hui, était alors absolument incurable.

Quoi qu'il en soit, « *voilà nos deux "lépreux", reçus, soignés, réconfortés et bientôt guéris. Ils reprennent la route ; mais avant de s'éloigner, l'un d'eux qui n'est autre que Jésus-Christ ressuscité, se retourne et, bénissant la ville, déclare : "Cette ville m'a fait bon accueil, je la prends sous ma protection. Jamais, ici, il n'arrivera de grandes catastrophes".* »

La légende n'identifie pas le second lépreux. Peut-être était-ce saint Roch, vénéré saint patron de Châtellerauld, à moins que ce ne soit... saint Jacques lui-même.

Sources : ouvrages des historiens locaux (abbés Longer et Lalanne, Yvette Maréchal), *Bulletins de la Société des Sciences et du Glaneur Châtellerauldais*. **Iconographie et photographies :** Jean-François Pagès, avec l'aimable concours du Musée Sully et de quelques particuliers. **Montage :** Jean Varenne. Tous droits réservés, Société des Sciences, juin 2009.